

PANAÏT ISTRATI, ECRIVAIN FRANÇAIS D'ORIGINE ROUMAINE

PANAÏT ISTRATI, SCRITOR FRANCEZ DE ORIGINE ROMANA

Eudochia VOLONTIR-SEVCIUC,
Université Paris IV, France
E-mail : eudochia.sevciuc@yahoo.fr

Résumé

Cet homme fraternel et divisé en lui-même, dont une bonne partie de l'œuvre n'a rien à voir avec la Roumanie, mais plutôt avec une Méditerranée symbolique, cet Ulysse à la recherche qu'il ne savait quoi de l'absolu, n'introduit pas en France la culture roumaine, il la peint, il la décrit, il la raconte et il représente avec les couleurs qu'il sait admirablement disposer, certains aspects de cette Roumanie qu'il aime d'autant plus qu'il ne cesse de la quitter.

Rezumat

Acest om frățesc și divizat în el însuși, în care o bună parte a operei sale nu se adresează României, dar mai mult unei Mediterane simbolice, acest Ulysse în căutarea necunoscutului absolut, nu introduce în Franța în timpul activității sale cultura română, dar o pictează, o descrie, o povesteste și reprezintă în culori unele aspecte ale acestei Românie pe care o iubește într-atât încât nu încetează să o părăsească.

Mots clés: *Panaït Istrati, la France, la Roumanie, culture roumaine, littérature roumaine, le paysan roumain*

Cuvinte cheie: *Panaït Istrati, Franța, România, cultura română, literatura română, taranul român.*

Dans une présentation des interférences entre les différentes littératures romanes, une place privilégiée incomberait à l'axe Bucarest-Paris, Paris-Bucarest en raison des échanges particulièrement denses et suivis. Les recherches portant sur ce phénomène extraordinaire ont, jusqu'à présent, l'inconvénient d'être trop tournées vers l'influence de la littérature française sur la littérature roumaine, négligeant ainsi la contribution des auteurs roumains d'expression française à la vie littéraire française. Il n'est pas nécessaire d'énumérer ici la liste des auteurs roumains ayant pu conquérir une place bien déterminée dans le patrimoine français, voire occidental.

Pour l'histoire de la littérature se pose plutôt la question de savoir comment grouper ces poètes et ces écrivains. Restent-ils de cas isolés, ou bien est-il possible de leur assigner une place particulière dans la littérature française ? Vasile Alexandri, Alexandru Macedonski, Panaït Istrati, B. Fundoianu, Tristan Tzara sont certainement à étudier sous un angle plutôt individuel.

Panaït Istrati est né en 1884 à Braila en Valachie. Fils d'une paysanne roumaine et d'un contrebandier grec, il a mené pendant vingt ans une vie errante, parcourant la plupart des pays du bassin méditerranéen. Passionné, instable, il exerça, pour vivre, mille petits métiers et c'est au gré des occasions qu'il découvrit la littérature, notamment avec les grands romanciers russes. Espris de liberté et de justice, il participa un temps au mouvement socialiste qui s'éveilla en Roumanie à la veille de la première guerre mondiale.

C'est en 1920 qu'il arriva en France après un séjour de deux ans en Suisse durant lequel il apprit le français et découvrit l'œuvre de Romain Rolland, qui fut pour lui une véritable révélation. Venu sur la Côte d'Azur pour y trouver du travail, il mène à Nice une existence quasi misérable. Seul, sans travail, sans argent, découragé, il se tranche la gorge le 3 janvier 1921 au pied du monument de la Victoire. Transporté à l'hôpital Saint Roch, on découvre dans une de ses poches une longue lettre adressée à Romain Rolland et, dans ses papiers, un manuscrit de vingt-sept pages pour le même destinataire. Rolland ayant reçu ces deux envois, répond à Istrati et s'établit dès lors entre les deux hommes une *relation* épistolaire qui durera plusieurs années.

Qu'est-ce qu'une culture ? La culture roumaine à l'époque de Panaït Istrati

Depuis qu'il y a des ministères de la culture, on a l'impression qu'il s'agit de quelque chose qui disparaît. D'une part, depuis qu'on assiste au développement de la sociologie et de l'ethnographie, on éprouve un sentiment de confusion puisqu'on parle des cultures primitives. Le concept d'homme cultivé ne correspond plus à rien si l'on ne considère «les cultures» occidentales.

D'autre part, *culture* est pour une bonne part synonyme de *civilisation*. Or le concept de civilisation lui-même est remis en question, dans la mesure où la supériorité de la civilisation occidentale est contestée.

Enfin, les Américains ne facilitent pas les choses en baptisant d'ailleurs avec justesse leur culture de « manière de vivre » (way of life).

Autrement dit, il n'y a pas de définitions valables actuellement des mots *culture* ou *civilisation*. Les définitions traditionnelles auxquelles on se réfère par habitude (la culture française) sont périmées. Aussi préférons-nous, s'agissant de la culture roumaine, laquelle n'a jamais eu une position hégémonique, impérialiste ni même colonisatrice, faire appel à la notion de spécificité roumaine, laquelle ne comporte aucun critère de supériorité.

Qu'est-ce que la culture roumaine à l'époque de Panaït Istrati ? Pour simplifier la question nous parlerons des années qui virent la création de la Grande Roumanie, après la guerre. La Roumanie voit doubler, au prix de son homogénéité, son territoire et sa population trois dominantes :

- 1) une population en majeure partie rurale ;
- 2) une économie en voie d'industrialisation (pensons particulièrement au pétrole) ;
- 3) une population cosmopolite, surtout dans les villes et dans l'activité commerciale.

On imagine, et on connaît les difficultés rencontrées par la démocratie en Roumanie après les lois agraires de 1927 (qui transférait aux paysans, en principe, la propriété des terres de la couronne, des étrangers et des absents), de 1918 et 1921.

En 1920, Panaït Istrati a 36 ans. Il a donc connu la Roumanie d'avant et celle d'après la guerre. Il est de père étranger et de mère roumaine. Son lieu d'origine est à la fois paysan et cosmopolite, de terre et d'eau. Il est une sorte de Moïse dans un berceau de jonc. L'élément liquide, l'eau douce et l'eau salée, aura dans sa vie une importance déterminante, avant qu'il n'aborde à la terre de France, ou plutôt à la langue de France (car il lui faudra passer par la Suisse qui n'est ni chèvre ni chou, ni certainement maritime), avant qu'il revienne à sa terre natale, Antée moins heureux, non pas pour y reprendre ses forces, comme il le souhaitait, mais vaincu, pour y mourir.

Qu'est-ce que la culture roumaine à l'époque de Panaït Istrati ? Tout d'abord il s'agit d'un pays assuré de spécificité, d'un pays sortant vainqueur, agrandi, du conflit mondial, confronté aux problèmes de la modernisation et de l'industrialisation, tandis que sa population, en majorité paysanne, est encore ancrée dans un paysage culturel quasi-moyenâgeux.

Tout Roumain connaît (s'il n'est pas étranger ou fils d'étranger et donc semi-roumain) ses ancêtres paysans. Tout Roumain a son village. Son émancipation par ailleurs passe par l'étranger (l'Occident) et le cosmopolitisme.

En art, musique, peinture, littérature surtout, tout passe par l'imitation libératrice de l'Occident. Grigorescu, Luchian, Pallady, etc., étudient en France et leurs sujets souvent sont français avant de se faire roumains, ou simplement de se cantonner à l'atelier.

En littérature on s'inspire, avant tout, en poésie, au théâtre, dans le roman, de la France et parfois de l'Italie. Le Droit, la Médecine, s'inspirent de l'Occident. La Roumanie toute entière est l'élève de l'Occident et surtout de la France. On vend plus de livres français en Roumanie qu'en Angleterre ou Italie.

En dépit de tous les « frantuziți », les Roumains maintiennent la conscience de leur spécificité.

Pour un Camil Petrescu, « asexué » culturellement, combien de Creanga, Caragiale, Eminescu, Sadoveanu, etc., qui trouvent leur inspiration dans le spécifique roumain, au point d'être quasiment (comme Sadoveanu) intransmissibles hors de leur pays et leur langue. Quelle est la présence de la Roumanie dans la littérature française ? Restreinte. Le personnage du prince moldo-valaque ou de la piquante princesse de même nationalité, ne dépasse pas la caractérisation des yeux de velours et l'accent chantant.

Il en est ainsi dans le monde des arts et dans le « monde » tout court, mais l'on oublie le grand nombre d'étudiants roumains qui viennent en France se perfectionner et qui ne sont pas tous des fils de boyards.

Il y a, dès cette époque, une diaspora roumaine, extrêmement variée. Il y a les étudiants, mais aussi les acteurs et les écrivains. La plus connue est Anna de Noailles qui d'ailleurs ne se considère pas comme Roumaine. Il y a également, par exemple, Charles-Adolphe Cantacuzène, né en 1874 à Bucarest, et qui est considéré comme « un poète très original » et que Mallarmé définit comme « *une naturelle et élégante badine qui cingle des fleurs et, par instants, rythme songeur un souvenir* ». Et Mallarmé ajoute : « *ils ont un charme singulier, ces départs de sanglots dilués en sourires, que traverse, parfois, un coup d'archet grave et prolongé sur une profondeur de souffrances : plusieurs évocations féminines y transparaissent, très inoubliables en leur rareté, résumée ici par une magie*(3).

Une sorte de mythe roumain bucarestois se crée, soutenue par l'accent d'Elvire Popesco, et la présence d'autres acteurs ou artistes roumains à Paris, par l'intérêt d'auteurs français comme, au hasard, Pierre Nord et Paul Morand. N'oublions pas Hélène Vacaresco, la Reine Marie, Carmen Sylva.

La Roumanie, pour les Français, est un mélange de bon paysan (à la Rousseau) et de raffinement civilisé (Bucarest, Paris de l'Orient) et pervers (Appolinaire y choisit le héros de ses 11 000 verges).

Quand apparaît Panaît Istrati en France, la Roumanie n'y est pas inconnue, mais ses bergers y portent plutôt des rubans que des « căciule » fortement odorantes.

On sait que le succès foudroyant de l'œuvre de Panaît Istrati a été attribué à son « exotisme oriental ». Admettons-le, par hypothèse, pour son succès français. Mais peut-on expliquer de même que son œuvre ait été traduite en plus de vingt langues et que le succès est été des plus vifs en Grèce ou en Turquie où l'exotisme n'étaient plus que réalisme ?

En fait cet accueil de Panaît Istrati est dû à la qualité littéraire de son œuvre, indépendamment de ce qu'elle pouvait avoir de dépaysant pour des Français. Souvenons-nous que les Scandinaves, trop aseptisés, n'ont pas été sensibles à cet exotisme(4), à l'époque, en ce moment il se sont rapprochés de la Méditerranée.

Il nous paraît que le succès de Panaît Istrati est dû non pas à un quelconque exotisme, mais plutôt à une magie littéraire orientale si l'on veut, fait de réalisme et de transfiguration poétique de cette réalité.

La Roumanie à l'époque de Panaït Istrati

La Roumanie de Panaït Istrati se présente sous trois formes principales. Le paysage d'abord, dont on n'a peut-être pas assez souligné la puissance symbolique. Le Bărăgan, la balta, les fleuves, les forêts ; c'est véritablement la terre-mère, puissante, nourricière, capricieuse, douce et brutale ; une nature à la fois mère tendre et force imprévisible, mais se réduisant toujours au refuge protecteur à la conception du far West américain. La terre qu'on aime.

D'autre part dans la partie de son œuvre consacré aux *haidoucs*, Panaït Istrati aborde la question historique. Il présente une Roumanie en butte aux exactions des boyards et des fonctionnaires d'autorité, Roumains ou étrangers. Et l'on voit apparaître la distinction entre individus de bonne volonté et de mauvaise volonté. Il s'agit moins d'un conflit de classes ou de nationalités que d'une diversité de tempéraments. Il y a de bons boyards, de bons popes, c'est une question individuelle. Panaït Istrati ira jusqu'à dire qu'un peuple accepte d'obéir à un prince du moment que celui-ci est juste.

Dans la prise en considération « historique » de l'auteur il faut souligner l'angle de vue romanesque. *Floarea Codrilor (Domnita de Snagov)* est la véritable créatrice de l'Union.

Couza, dont n'est pas mentionné le passé, le passé occidental (séjour à Paris et rapports avec les 48-tards), n'est qu'un pion qu'elle manœuvre.

Il y a donc invention de l'Histoire selon un schéma dubitatif caractéristique du tempérament de l'auteur.

Enfin il a le peuple roumain. Celui-ci est représenté dans l'œuvre essentiellement à partir de la famille maternelle de Panaït Istrati. Il est, par ailleurs, idéalisé (mais avec des limites) dans les personnages révoltés et individualistes des *haidoucs* que Floritchica voudra fédérer et discipliner. Il s'agit donc de la classe des paysans auxquels appartiennent les principaux révoltés de l'œuvre historique de Panaït Istrati.

N'oublions cependant qu'il n'y a aucun manichéisme chez lui. Il y a, encore une fois, le bon boyard, de bons popes, (ou ecclésiastiques : pensons à l'abbé Uhrich) des individus fraternels dans tous les peuples que rencontre Adrien Zograffi (même chez les ennemis traditionnels des Roumains : Turcs, Juifs, etc.) et même de bons bourgeois (cf. La Maison Thuringer).

On reprochera suffisamment à notre auteur cet effort d'objectivité.

La dominante c'est, cependant, la paysannerie. On connaît la constitution sociologique de la Roumanie à l'époque de Panaït Istrati et auparavant. Une société de paysans, tout comme le pays lui-même a pu être défini comme « des clairières au sein d'une immense forêt ».

Des paysans extraordinairement sédentarisés, ce qui peut être expliqué aussi, en partie, la permanence de l'élément roumain (latin) sur le sol roumain. Une société massivement rurale ; quelques boyards cosmopolites, des marchands et des étrangers, et aussi une mince couche intellectuelle aux attaches paysannes mais à l'information et à la formation forcément occidentales (et françaises), sans que cela constitue un divorce avec la terre-mère. L'intellectuel roumain n'est pas un déraciné ; comme Antée, il reprend ses forces au contact de sa terre.

En littérature cela est évident quand on pense à Eminescu ou Creangă, pour ne pas citer des dizaines d'autres noms.

Comme Panaït Istrati voit-il les paysans roumains, c'est-à-dire la composante principale du pays ? son attitude est ambiguë.

D'une part il condamne la placidité, la tiédeur des paysans. Le paysan n'est estimable que lorsqu'il cesse d'être paysan, en tant qu'individu, pour se révolter, pour devenir *haidouc*. Les paysans sont des « domestiques » ou du bétail. Ils aspirent non point à la liberté, mais à passer de l'état de serf opprimé à celui de domestique oppresseur. C'est malgré eux qu'ils deviennent *haidoucs*.

Jérémie, le fils de Floarea Codrilor, les méprise ; même si objectivement « un » *haidouc* déclare qu'il se bat pour les opprimés.

Quoi qu'il en soit, tout se passe au-dessus de leur tête et il faudra les libérer malgré eux, contre eux.

Floritchica, chanteuse, prophète et artisan de la libération et de la création de la Roumanie, fait passer tout progrès par l'apprentissage des bonnes manières et la propreté ; elle qui avait, enfant, refusé de « broder » et répudié l'idée de se marier avec un paysan qui rentrerait la battre « *en dégueulant son vin rouge et sa pastrama* (5) ».

D'un autre côté Panaït Istrati reconnaît à la civilisation paysanne un aspect d'équilibre. La beauté des coutumes, la sagesse des anciens qui est celle de la terre, la pureté des sensations (proches de la nature). Et surtout, pour ce sensuel, le côté panique de la vie paysanne. Cette indulgence à l'égard de la sensualité de la part des gaillards et des « amoureuses », même si dans la hora les femmes cherchent le « mari » et les hommes seulement « la femme ». On sait qu'avec la complicité des eaux, hommes et femmes se rencontrent et que naissent les enfants du maïs que la bénédiction indulgente du pape légitimera.

Il y a donc un aspect négatif de la paysannerie, qui est dû à sa passivité, et un aspect positif qui est légalement dû à sa passivité. Mais la différence est importante.

La passivité sociale est condamnée. La passivité sensuelle (naturelle, instinctive, vitale, etc.) est approuvée. L'homme istratien est fait pour jouir.

Istrati et ses héros favoris sont des « vagabonds ». Il y a le cas particulier des haïdoucs qui sont des révoltés, des êtres mus par le désir de vengeance, essentiellement anarchistes et individualistes. La tentative de Floarea Codrilor, celle de l'action politique planifiée, est à la fois une réussite collective (elle aboutit à l'Union) et un échec personnel ; Floarea meurt en retournant à son point de départ.

Si l'on considère que l'endroit dont on part est l'endroit de votre culture, Panaït Istrati présente dans son œuvre et dans sa vie l'idée d'un tel retour ; on pourrait dire d'un retour à la mère. Mais un tel retour n'est pas heureux ; on retourne pour mourir ; ce n'est pas :

*« Heureux qui comme Ulysse, a fait un long voyage
Ou comme celui-là qui conquiert la Toison
Et puis est revenu plein d'usage et de raison
Passer auprès des siens le reste de son âge. »*

Quand Istrati revient, sa mère est morte ; quand Stavro revient, Tincoutza meurt. Quand Floritchica revient, elle meurt.

Revenir, c'est non pas le repos patriarcal mais la mort ; mieux vaudrait le dernier voyage d'Ulysse.

Fondamentale est chez Panaït Istrati l'ambiguïté contradictoire de la référence à la culture paysanne du pays maternel. Le paysan est passif ; complice objectif de la tyrannie dont il est l'objet : cela sur le plan politique. Par ailleurs il est l'antithèse même du vagabond par son statisme. Par ce statisme, il est affublé d'une connotation féminine et maternelle.

Le paysan a le choix entre la haïdoucie (ou, à l'époque du Panaït Istrati, l'action politique et syndicale) et cesse d'être alors statique pour devenir hors la loi, hors l'ordre, déraciné, ou mieux, revenant à ses racines (le Roumain est frère de la forêt), passant *de la glèbe au codru*, ou devenir employé (ce que voudrait pour lui la mère d'Istrati) et passer donc d'un statisme à un autre, pire peut-être puisqu'il perd le contact avec la nature.

La mère d'Istrati mourra seule après avoir passé seule son dernier Noël, (fête de la Nativité, fête de la Mère plus encore que du fils et en tout cas du couple privilégié – le père étant absent, lointain, au ciel ou en Grèce, de la mère et de son fils).

Mais après la naissance il y a l'école (refusée), l'emploi stable (refusé), la privation de liberté qui implique l'obéissance aux vœux de la mère. Par contre la mère (la culture roumaine, la

paysannerie, la Roumanie, pensons à Stavro), représente aussi et contradictoirement la paix, la normalité, le refuge.

Contrairement cependant à l'Antée du mythe, on ne la retrouve pas pour y refaire ses forces mais pour mourir (comme il a été dit).

La Roumanie est à la fois la terre qui a donné la vie et qui accueillera la mort. Sa fécondation est venue du « dehors ». Le père d'Istrati repart mourir en Grèce, après dix ans de cohabitation avec Zoïtza, comme le fils reviendra mourir en Roumanie, prêt pour la première fois à s'intégrer. Le vagabond a été vaincu par la vie, par l'amour de la terre, du dehors, de l'espace qui voulait nier le temps.

Entre temps il a écrit son œuvre en français, tentant de dépasser et d'annuler les deux forces qui le tiraillent, la culture roumaine (non stalinisme) et la langue grecque (symbole du père et du départ). Floritchica apprend aussi le grec, qui signifie le début de son émancipation ; cette langue, écrit Istrati, des « *voluptueuses nouvelles* (6) et qui *l'attire irrésistiblement* », langue des départs, langue du père, langue d'Ulysse.

Le français ne vient qu'ensuite et sa « conquête » comme l'écrit Elisabeth Geblesco, « *constitue un parcours qui de la mère au père (l') amène (à son écriture) comme (à un) Espace tiers ; ni lieu de la mère, ni lieu du père réel, ni Roumain ni Grec, mais par transposition, espace du père symbolique*(7) ».

Ce père étant, comme on le sait, Romain Rolland. Mais Panaït Istrati reniera le père symbolique et reviendra en Roumanie pour y mourir, prêt, nous le répétons, pour la première fois, lui qui ne veut plus adhérer à rien, à accepter de s'intégrer.

Petit garçon battu par la vie, il se réfugie dans les jupes de sa mère symbolique, de sa Matrice. Il revient à sa mère après avoir abandonné et le père symbolique et la France, Matrice de ce père, qu'il avait regardée « *comme une amante idéale*(8) ».

Panaït Istrati définit Floritchica comme quelqu'un qui « *court devant son temps* », mais c'est aussi la définition qu'il donne du vagabond et donc de lui-même :

« *Si nous personnifions (l'« existence absolue »), si nous la représentons sous l'aspect d'un somptueux équipage qui galope follement sur les routes de l'Univers, les vagabonds en sont les crieurs à pieds qui font cortège et tombent morts en lui chantant gloire* » ;

Et Panaït Istrati ajoute :

« *C'est ce que j'entends par civilisation* (9) ».

Autrement dit la civilisation, la culture, est pour lui essentiellement dynamique et même sans dessein, elle est une course *folle*. L'adjectif est significatif. La vie, pour lui, est « *le culte de nos désirs* », ce n'est pas celui des ancêtres. Il s'agit d'une vie s'opposant à la culture même, dans la mesure où il n'y a pas de culture sans héritage et sans acceptation de l'héritage.

Le vagabond, dit-il encore, est « *l'homme civilisé de l'existence absolue* (10) ».

Qu'est-ce que « *l'existence absolue* », sinon le refus nietschéen où à la Louis II de Bavière de la condition humaine, cet héritage inaliénable, mais qu'on ne peut non plus (hélas ou heureusement ?) refuser, même sous bénéfice d'inventaire.

« *Les humains ordinaires (ceux qui ne sont pas des vagabonds, donc des civilisés)(...) (sont) les perturbateurs de l'existence* ».

Bien des non- vagabonds ont « perturbé » l'existence absolue d'Istrati !

Nous concluons en disant que cet homme fraternel et divisé en lui-même, dont une bonne partie de l'œuvre n'a rien à voir avec la Roumanie, mais plutôt avec une Méditerranée symbolique, cet Ulysse à la recherche qu'il ne savait quoi de l'absolu, n'introduit pas en France la culture roumaine ; d'abord parce qu'il n'en avait nullement l'intention ; il peint, il décrit, il raconte, il représente avec les couleurs qu'il sait admirablement disposer, certains aspects de cette Roumanie qu'il aime d'autant plus qu'il ne cesse de la quitter.

En fait Istrati, qui déclare qu'il existe « *chez le vagabond une loi (...) impérieuse (qui)affaiblit son instinct de conservation (...) jusqu'à lui faire regarder de sang- froid la menace*

de sa propre destruction, mais lui offre en compensation la joie de pouvoir s'attendrir sur toutes les minutes qui remplissent une de ses journées(11).

Et qui ajoute imperturbable : « *C'est ce qui l'oblige à abandonner tout combat égoïste avec lui-même*, ne saurait être autre chose que le miroir d'une culture. Il n'avait conscience que de lui-même et des autres par rapport à lui dans le mesure ou sa « passion amicale » voulait se les approprier, en faire « acquisition », comme il dit lui-même.

Lutter contre soi-même, comme définition de l'« *égoïsme* », cela veut dire exprimer son parfait égocentrisme. Le caractère autobiographique de l'œuvre de notre auteur peut confirmer ce que nous disons.

Panaït Istrati a présenté à travers une part de son œuvre certains traits du spécifique roumain.

Mais le propos, conscient ou non, était surtout de faire connaître le spécifique istratien.

Notes

1. Selon P. Guiraud, cité par Grevisse dans « Le bon usage », Editions Duclot, Paris-Gembloux, 11^e Edition, 1980, p.89(Mots venus des langues néo -latines)
2. Ce mot signifie « bélier »
3. Cité d'après l'*Anthologie des poètes français contemporains* (Vol.III, Librairie Delagrave, coll. Paris 1 20, p.321)
4. Cf. la lettre du critique suédois E. Bendz adressée à Monique Jutrin-Klener le 27 sept 1965. Ed Fr . Maspero, Paris 1970, p.254, note 7
5. Présentation des Haidoucs ; les citations renvoient à l'édition bilingue Panaït Istrati/ *Œuvres choisies/Opere alese*, Editura pentru Literatură/Editura Minerva, vol.1-7,1966-1983 Bucarest. Présentation des Haidoucs , vol 3, p.30
6. *Mes départs*, vol.7, p.74
7. Langue d'écriture et figures paternelles , en revue l'Arc n°86/87, Editions Les Jas, 1983, p.60
8. *Mes départs*, p.118
9. Id, p.296 ; c'est nous qui soulignons
10. Id.
11. Id., p.294

Références bibliographiques

- ALBOUY, Pierre. *Mythes et Mythologies dans la littérature française*, Armand Colin, collection U, Lettres, Paris, 1998-2003
- BRUNEL, Pierre. « Romantisme français et Romantisme européen » en *Romantismes européens et Romantisme français* sous la direction de P. Brunel, Institut Collégial européen, Editions Espaces 34, 2000
- Correspondance intégrale Panaït Istrati – Romain Rolland*, 1919-1935, Etablie et annotée par Alexandre Talex, canevas Editeur, 1989
- JORGA, Nicolas. *Histoire des roumains et de leur civilisation*, Henry Paulin Editeur, Paris, 1920
- JUTRIN-KLENER, Monique. *Panaït Istrati, Un chardon déraciné*, François Maspero Editeur, Paris, 1970
- Mythologie du Romantisme*, La Licorne, 1990. Actes du colloque de Clermont-Ferrand 10 et 11 mars 1989 – Publication de l'U.F.R. de langues et littératures de l'Université de Poitiers 18
- RAYDON, Edouard. *Panaït Istrati, Vagabond de génie*, Editions Municipales, 1968

